

lune, reçut cette vision de l'apôtre saint Pierre, à la suite de laquelle, renonçant à la carrière des armes, il fonda la célèbre société de Jésus. Du temps de la guerre civile on comptait à Loyola cinquante jésuites; il n'y en a plus maintenant que douze auxquels est confiée la direction d'un nombreux collège d'enfants. Les révérends pères me reçurent avec une grande politesse, mais je les vis si consternés si abattus par les nouvelles arrivées de Madrid, qu'aussitôt la visite du couvent terminée, je m'empressai de les quitter pour aller voir danser le *Zortzico* sur la place publique d'Azpeitia.

Le *Zortzico* est une danse particulière aux provinces basques. Il s'exécute au son du *tamboril*, orchestre composé de deux fifres et de deux tambourins. Ces quatre instruments ne sont joués que par deux musiciens. Chacun d'eux manie le fife avec les doigts de la main gauche, frappant en même temps de la droite avec une baguette sur le tambour suspendu à son bras gauche au moyen d'une courroie. Les deux fifres sont accordés en tierce, et tandis que l'un des musiciens imite sur son tambour les claquements des castagnettes, l'autre par des roulements plus ou moins rapides et plus ou moins forts, anime l'air de la danse. Dans les grandes occasions, telles que la fête du saint patron de la bourgade, l'orchestre reçoit un renfort de deux autres musiciens jouant l'un du *silbato*, gros flageolet, l'autre d'une caisse plus forte, et faisant pour ainsi dire à eux deux la grosse voix aux voix plus aiguës des autres instruments. L'orchestre est entretenu aux frais de la commune, et chaque village du Guipuzcoa a le sien. Les musiciens sont tenus d'aller tous les dimanches prendre chez eux les membres de l'ayuntamiento, et de les accompagner en jouant de leurs instruments jusqu'à l'église. Après vêpres ils se rendent sur la place de la bourgade et jouent jusqu'à nuit close pour quiconque veut danser; s'il fait mauvais temps, l'orchestre s'établit sous le porche de l'église ou bien sous celui de la municipalité, à la dis-

position des danseurs qui affluent toujours à ces rendez-vous.

On a beaucoup disserté pour savoir ce que voulait dire *Zortcico*. Dans le grand nombre des étymologies incompréhensibles qu'on m'a données, j'en ai rencontré une d'après laquelle ce mot basque, dérivé de *zortci*, huit, signifierait *huitaine*; or, comme la chaîne des danseurs se compose de huit couples, j'adopte cette explication.

L'ouverture du *Zortcico* est faite par les hommes seuls. Huit vigoureux garçons au pantalon de velours maintenu autour de la taille par une large écharpe écarlate, coiffés d'un béret blanc, rouge, ou bleu, et chaussés de souliers de cordes, se prennent par la main et font six fois le tour de la place, musique en tête. Les deux extrémités de la chaîne sont occupés par les meilleurs danseurs, qui mettent le béret à la main, en signe de respect pour le public. Le sixième tour achevé, la chaîne s'arrête.

Comme il s'agit d'une danse des plus compliquées, permettez que je prenne haleine, comme nos danseurs, pour aviser à quelque moyen graphique propre à éviter toute confusion.

Voici huit points au-dessous de chacun desquels je place un numéro censé représenter un des danseurs :

1    2    3    4    5    6    7    8

Après quelques moments de repos pendant lesquels la musique ne cesse pas de jouer, les numéros 2 et 7 quittent leurs places, se présentent, le béret à la main, devant le numéro 1, et lui ayant demandé quelle est, parmi les dames présentes, celle qu'il choisit pour sa danseuse, ils la lui amènent au milieu d'eux. Alors le numéro 1 exécute devant sa dame un solo qui dure près de cinq minutes, faisant avec une gravité presque castillane des pas quelquefois gracieux, et le plus souvent des sauts et des écartements de jambes, tels que n'en ont probablement jamais fait les bras d'aucun télégraphe. Le solo se termine par une douzaine

d'entrechats battus coup sur coup, et qui mettent le pauvre danseur tout à fait hors d'haleine. Après quoi la dame lui fait une gracieuse révérence, salue les deux parrains, présente le bout de son mouchoir à son danseur essouffé, en même temps qu'elle saisit le bout du mouchoir que lui offre le numéro 3, et prend finalement place dans la chaîne.

Les deux parrains se présentent de la sorte successivement devant les numéros 8, 3, 6, 4, 5, avec les dames dont ceux-ci ont fait choix, et lorsque chaque danseur a exécuté son solo, saisi le mouchoir de sa dame, pris enfin place avec elle dans la chaîne, ils dansent à leur tour, puis s'établissent avec leur danseuse à leur ancien poste. Cette première partie du zortcico est ce qu'on appelle *danza réal*; elle s'achève par un duo exécuté par les numéros 1 et 8, l'un reproduisant les mêmes gambades et les mêmes contorsions que l'autre, sans lâcher le mouchoir de leurs dames respectives qui pendant ce temps se tiennent immobiles comme de véritables plantons. Vient ensuite le *contrapas*, qui est une espèce de *mazurka* dansée par chaque couple isolément à la manière de la *monferina* italienne. Puis tout à coup l'air change, un gai fandango se fait entendre; à l'instant la chaîne se brise, les mouchoirs rentrent dans les poches de leurs belles propriétaires. Imitant par des sortes d'appels de langue et par des claquements de doigts le bruit de castagnettes, elles dansent avec leurs cavaliers qui, les bras arrondis au-dessus de la tête, semblent de vrais cupidois de l'Opéra.

Le zortcico se termine par le *arrin arrin*, danse précipitée qui rappelle la *tarentela* napolitaine et le *tanqui-tanqui*. C'est une modification du fandango, où les hommes claquent des doigts et font des appels de langue pendant que les femmes tiennent gracieusement leurs mains appuyées sur les hanches. Alors danse qui veut, de manière qu'à la fin du zortcico, la place entière est couverte de danseurs.

Les Basques ont la danse en un tel honneur, que le jour

de la fête de la bourgade, ce sont les membres de la municipalité, l'alcalde et son premier lieutenant en tête, qui dansent le premier *zortzico* : c'est le *zortzico serio*. La population danse ensuite jusqu'à dix heures du soir, à la lueur de nombreux falots allumés dans les rues et sur la place publique.

Les danses nationales des Basques sont toutes fort anciennes. Il en est même, au dire des érudits, dont l'origine remonte aux Cantabres; par exemple, la *espata danza*, danse des épées, qui est une véritable pyrrhique. Rangés sur deux longues files, chacun des danseurs est armé de deux épées ou bien d'une épée et d'un bouclier, et tout en dansant ils simulent une lutte de gladiateurs, tantôt avec leurs vis-à-vis, tantôt avec leurs voisins, marquant, par le cliquetis de leurs fers, la cadence de l'air joué par le *tamboril*.

Les Basques désignent toutes leurs danses par le mot générique de *carrica-danza*, danse de la rue. Même pendant le carnaval, ils ne dansent qu'en plein air, excluant de leur musique tout accompagnement de chant, de castagnettes et de guitare, qui sont les éléments de tout orchestre populaire dans les autres parties de l'Espagne.

Chez eux, la guitare est même tout à fait remplacée par le tambourin, et quelquefois aussi par une simple barre d'acier sur laquelle le musicien, tout en chantant, frappe avec une baguette, comme cela se pratique dans la *trottera*, espèce de sérénade bouffonne que les jeunes gens ont l'habitude de donner aux nouveaux mariés, la nuit de leur nocce.

Il serait fort difficile d'assigner un caractère général aux mélodies des Basques. Le répertoire en est si riche, si varié, que chaque individu trouve à choisir et chanter à son gré quelque air, soit triste, soit gai, en harmonie parfaite avec ses propres sentiments. On cite, comme une chanson des plus pathétiques, l'amoureuse et plaintive élégie adressée, il y a trente-cinq ans, à la dame de son cœur, par le chevalier Istueta, pendant qu'il gémissait, à Saint-Sébastien, dans les cachots du saint-office.

Je regrette de ne connaître que les premiers couplets de cette chanson, qui se chante ordinairement à deux voix.

• Je vis à vingt-quatre lieues de toi, — Séparé des vivants par mille portes de fer, — Pleurant sans cesse, et demandant à Dieu si tu vis encore, — O *Concepcion*, mon âme!

• Un faible rayon de lumière — Éclaire seul ma prison pendant le jour; — Rien ne brise les ténèbres de mes longues nuits; — Pas de repos pour mon pauvre cœur, — Loin de toi, mon amie. »

Ayant recouvré la liberté, Istueta eut non-seulement la satisfaction de retrouver vivante et en excellente santé sa belle *Concepcion*, mais même de l'épouser. Déjà veuf de deux autres femmes, le sensible chevalier trouvait encore si douces les chaînes de l'hymen, qu'il avait toujours dit qu'il voulait mourir marié : Dieu lui accorda cette consolation.

A propos des chansons des Basques, je m'attends à ce que vous me demandiez ce que je pense de l'ancienneté de leur langue; mais absolument étranger à la science des philologues, et ne comptant tout au plus que six leçons de cette langue *immortelle*, pour me servir d'une expression empruntée à l'érudit Laramendi, je me garderai bien d'émettre un avis quelconque à ce sujet, préférant d'ailleurs vous donner ici l'opinion toute faite des savants compilateurs du livre des *Fueros* du Guipuzcoa, imprimé à Tolosa en 1696. Ces messieurs ont soutenu que la langue basque n'était rien moins que le patois né de la confusion des soixante-douze langues parlées par les hommes, avant que Nembrod conçût la pensée de bâtir la tour de Babel. Voici ce qu'il est dit au titre II, page 5, de cet ouvrage: « Bien que les livres sacrés se taisent sur les premiers habitants de l'Espagne, les recherches des savants portent cependant à croire que le patriarche Tubal, le cinquième des fils de Japhet, et à la fois neveu du second père du genre humain, fut le premier homme qui, émigrant de l'Arménie, vint s'établir dans la Péninsule après la confusion des langues à Babylone. Ayant traversé l'Europe, il dut naturellement faire sa pre-